

François Place, ou l'exigence d'une œuvre



ill. F. Place, in *Les Derniers Géants*,
Casterman

par Danielle Dubois-Marcoïn*

Depuis 1985 François Place construit une œuvre d'auteur illustrateur pour la jeunesse tout à fait singulière. Il vient de publier cette année son premier roman. Entre documentaire et fiction, récit d'aventure et conte philosophique, évocation réaliste de lieux ou d'époques lointains et construction de mondes imaginaires, ses livres emmènent les jeunes lecteurs à la découverte d'autres peuples et d'autres cultures.

Danielle Dubois-Marcoïn nous propose quelques clés pour appréhender ce qui donne à cette œuvre, au-delà de la diversité de ses déclinaisons, une cohérence et une profondeur remarquables.

*Danielle Dubois-Marcoïn, spécialiste de théâtre et littérature de jeunesse, a enseigné en IUFM puis à l'université d'Artois à Arras.

Elle a dirigé une équipe de recherche sur l'enseignement de la littérature à l'INRP Lyon de 2004 à 2008.

L'auteur illustrateur François Place est une grande figure de la littérature de jeunesse. Né en 1957, il a étudié à l'école des arts et industries graphiques Estienne à Paris.

S'il s'est fait longtemps connaître comme illustrateur, il s'affirme de plus en plus comme un auteur exigeant : en témoigne son premier roman *La Douane volante* paru chez Gallimard Jeunesse en 2010, sans autre illustration que la première de couverture.

Grand lecteur, érudit sensible, François Place sait faire jouer, à travers des registres divers, la puissance de l'image, vive et minutieuse, qui nécessite un patient travail de documentation (il s'en explique à travers la vidéo produite par les éditions Casterman pour accompagner la parution de l'album *La Fille des batailles* en 2007), ainsi qu'un grand talent d'observation (comme le prône le célèbre dessinateur d'estampes Hokusai auprès du jeune Tojiro dans l'album *Le Vieux fou de dessin* paru aux éditions Gallimard Jeunesse, d'abord dans la col-

Remise à jour de la Carte-Mère



Remise à jour de la Carte-Mère d'Orbæ, ill. F. Place, in *Atlas du Pays des Géographes d'Orbæ, Du Pays de Jade à l'Île Quinookta*, Gallimard / Casterman

lection « Folio Junior » en 1997, puis repris sous forme d'album illustré en 2001).

Par ailleurs, son œuvre se caractérise progressivement par une tension entre le documentaire et la fiction, un jeu troublant entre réalités historiques, géographiques et univers imaginaires. Prenant de plus en plus souvent plaisir à en brouiller les frontières, il s'inscrit dans la lignée des romanciers du XIX^e siècle comme Edgar Poe (*Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*), Jules Verne (*Voyage au centre de la Terre, Vingt mille lieues sous les mers...*) ou, un peu plus tard, Joseph-Henri Rosny Aîné (*L'Étonnant Voyage de Hareton Ironcastle*).

Il ménage ainsi de fantastiques passages, ou confusions, entre monde réel et monde parallèle à la manière d'Henri Michaux (*Voyage en grande Garabagne*), Jorge Borges (*Tlön, Uqbar, Orbis Tertius*), ou Italo Calvino (*Les Villes invisibles*) : de l'encyclopédisme à la fiction ouvrant sur des mondes inventés, réinventés, il n'y a bien souvent qu'un pas à franchir.

Sa production, très personnelle, touffue, se nourrit d'une infinité de références, mais se nourrit aussi d'elle-même : dans

cette œuvre palimpseste, les motifs réapparaissent, insistants, en se transformant d'un livre à l'autre de façon assez vertigineuse, un peu à l'image de ce qui se passe sur la Carte-Mère de l'île d'Orbæ : « *C'est un très grand parchemin doublé de soie. Les Terres Intérieures sont représentées avec toutes leurs transformations et leurs âges successifs, on peut y discerner une infinité de paysages superposés qui composent un tableau bigarré. [...] Elle est aussi ornée de nombreuses légendes et d'écritures vénérables, toutes connues du Vieillard-Cent-Noms. Ce vieillard [être en quelque sorte anonyme – cent noms/sans nom – qui condense tout le savoir universel] est doué d'une mémoire prodigieuse, mais il est trop âgé pour lire la carte. C'est un enfant de dix ans qui en est chargé, car ses yeux peuvent déchiffrer les plus infimes détails et faire renaître sous l'encre des textes récents le murmure de ceux qu'ils ont recouverts. On l'appelle l'Enfant-Palimpseste* ». (*Atlas du Pays des Géographes d'Orbæ, Du Pays de Jade à l'Île Quinookta*, « L'Île d'Orbæ », Casterman / Gallimard, 1998, p.98, 100). Curieux paradoxe : c'est l'acuité d'un regard d'enfant qui permet

de remettre au jour les signes dont le vieillard a conservé une mémoire intégrale mais plus ou moins brouillée. D'où s'opère l'entendement de ces signes ? Si l'œuvre de François Place ne s'adresse pas à la petite enfance, elle s'adresse à la part d'enfance et d'imaginaire présente chez le lecteur adulte et tout autant qu'à la part de curiosité, de réflexion et de gravité présente chez l'enfant lecteur.

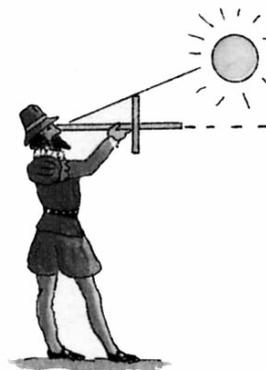
François Place illustrateur

François Place, qui dessine, écrit et, naturellement, lit beaucoup depuis qu'il est enfant, est fils d'une institutrice, comme le rappelle François Bon dans *François Place, illustrateur* (Casterman, 1994) : « François Place a grandi dans une école primaire jumelle de celle du Grand Meaulnes, et dans les classes, le dimanche matin quand il allait y jouer, il y a avait près du tableau les cartes de géographie suspendues, la grosse mappe-monde et le poêle... »

Évocation rassurante aux allures d'image d'Épinal : l'espace de son enfance se constitue en petit musée pédagogique composé de cartes géographiques, d'outils de mesure, d'objets d'histoire naturelle ou d'astronomie, familier magasin de curiosités, fascinant bric-à-brac sous-tendant la construction des premiers savoirs scolaires, des échappées fondatrices vers les mondes imaginaires, qui se nourrissent mutuellement.

C'est dans cette tradition que François Place commence par illustrer *Le Livre de la Découverte du Monde* (texte de Bernard Planche, 1986), puis assure textes et illustrations de la série « Découverte du monde », en trois volumes *Le Livre des*

Enfant-Palimpseste étudiant les anciennes langues d'Orbae, ill. F. Place, *Atlas des Géographes d'Orbae*, Casterman/Gallimard, 1998



Le Livre de la découverte du monde, ill. F. Place, Gallimard Jeunesse, 1986

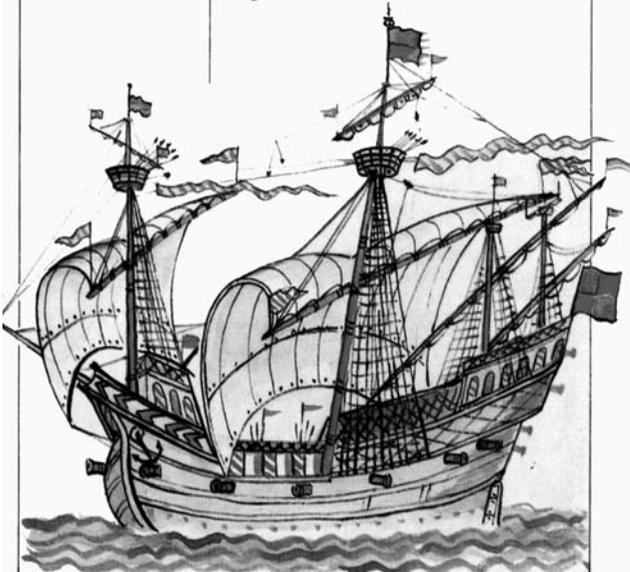
Instruments de navigation



Une rose des vents.

Tous les explorateurs ont la même préoccupation : trouver un bon bateau et un excellent équipage. Ces voyages étant aventureux, les commanditaires mettent le maximum de chances de leur côté en armant au moins deux navires : un léger, pour chercher du secours, un autre, de fort tonnage, pour ravitailler l'équipage.

Ce quatre-mâts du XVI^e s. fait partie des grands navires.



Navigateurs (1988), *Le Livre des Explorateurs* (1989), *Le Livre des Marchands* (1990) dans la collection d'ouvrages documentaires Gallimard « Découverte Cadet », alors dirigée par Pierre Marchand.

Il y reprend la facture des manuels comme *Le Tour de la France par deux enfants* – un classique des bibliothèques scolaires du XIX^e siècle – s'appuyant sur le principe de la mise en récit des savoirs, illustrés d'images précises et informatives, souvent stylisées, sur lesquelles l'œil s'attarde à loisir. Chaque séquence est organisée sur une double page, le texte central se découpe sur fond d'illustration pleine page figurant une scène historique et géographique, saturée d'informations minutieuses, à la manière d'une planche d'encyclopédie ; de part et d'autre, deux marges où s'inscrivent des vignettes pittoresques agrémentées d'un bref commentaire et représentant des personnages (David Livingstone au pied des chutes du Zambèze ; Moine pèlerin chinois avec son kakkhara et son sûtra ; Première Indienne de haut rang qui visita l'Angleterre...), des objets typiques (Trompettes géantes des moines bouddhistes ; Masque iroquois ; Pierre runique portant des inscriptions en alphabet germanique, représentant une voile rectangulaire, en laine ; Habit de prêtre tahitien pour les cérémonies de deuil, rapporté par Bougainville...), des éléments de la faune ou de la flore et naturellement, une multitude de cartes anciennes ou modernes où s'inscrivent les trajectoires des grands voyageurs. À la fin du livre, un petit lexique, aux entrées agrémentées de lettres historiées, reprécise les éléments d'information essentiels.

Dix ans après, l'organisation des vingt-six rubriques de *L'Atlas des Géographes d'Orbæ* apparaît comme un décalque de ces petits ouvrages, opéré sur un mode à la fois fantaisiste et fantastique.

François Place a illustré aussi des classiques de la littérature de jeunesse : chez Hachette Jeunesse, La Comtesse de Ségur : *Les Bons enfants* (1985), *Les Deux nigauds*, *Jean qui grogne* et *Jean qui rit* (1991), *Les Nouveaux contes de fées* (1991) ; Henriette Bichonnier : *Les Diamants de Lizy Jones* (1987).

Chez Gallimard Jeunesse, Alphonse Daudet : *La Chèvre de M. Seguin* (2005) ; Robert Louis Stevenson : *L'Île au trésor* (1995), *L'Étrange cas du Dr Jekyll et de M. Hyde* (1999).

Il a illustré des textes contemporains, notamment des contes à caractère philosophique : *Contes d'un royaume perdu* (texte d'Éric l'Homme), « Folio Cadet » 2005 ; *Le Peintre et le guerrier*, texte de Jean-Pierre Kerloc'h (2000), *La Légende du jardin japonais*, texte d'Arnaud Pontier (2003), dans la collection « Petits contes de sagesse » chez Albin Michel Jeunesse.

Il est l'illustrateur des romans d'aventures de Michael Morpurgo, dont il partage largement l'imaginaire – *Le Roi de la forêt des brumes* (1992), *Le Naufrage du Zanzibar* 1994, *Le Royaume de Kensuké* (2000) – tous édités chez Gallimard Jeunesse – ainsi que du roman de Timothée de Fombelle, *Tobie Lolness*, (même éditeur, deux volumes 2006, 2007).

Au-delà de la simple illustration, on peut dire qu'il y a conjugaison entre l'univers de ces contes, ou de ces romans et celui de François Place, qui se rencontrent, s'imprègnent et se révèlent réciproque-



Les Bons enfants, ill. F. Place, Hachette, 1985
(Bibliothèque Rose)



M. Morpurgo : *Le Roi de la forêt des brumes*, ill. F. Place,
Gallimard Jeunesse, 1992

ment dans le jeu d'interprétation qu'est le dessin – mise en espace, mise en scène des possibles du texte. François Place intègre effectivement dans sa propre création d'auteur les univers qu'il a choisi d'illustrer ; cela vaut par exemple pour les légendes liées à la société traditionnelle du Japon précédemment citées, dont on retrouve des éléments dans le texte et les illustrations de l'album *Le Vieux fou de dessin*.

Cela vaut aussi pour *Le Roi de la forêt des brumes* : l'univers décrit par Morpurgo en 1992 entre en écho avec certaines pages de *L'Atlas des Géographes d'Orbæ*, dans lequel le motif de la rivière de brume est essentiel. On le retrouve dans son roman *La Douane volante* (Gallimard Jeunesse 2010), le brouillard signifiant toujours plus ou moins la frontière aveugle qui signale et/ou interdit les mondes inconnus, les mondes rêvés. Quant aux Yétis, êtres velus de taille gigantesque, dotés d'un langage fruste monosyllabique, vivant de chasse et de cueillette, qui ont été mis en scène par le romancier anglais, ils entretiennent des liens de parenté évidents avec les derniers géants imaginés par François Place la même année. Du reste, il le constate lui-même dans un récent article : « [L]'univers et [l']écriture [de Morpurgo] ont du souffle, de la générosité, beaucoup de "tendresse" aussi, pour la plupart des personnages. Je prends un grand plaisir à les illustrer et ce n'est pas difficile pour moi de me couler dans ses récits. Nous avons des thèmes parallèles : *Le Roi de la forêt des brumes* et *Les Derniers Géants*, *Le Royaume de Kensuké* et *Le Vieux fou de dessin*, ce qui témoigne de notre complicité » (« Rencontre avec François Place », *Lecture Jeune*, n°134, juin 2010, p.6).



Les Derniers Géants, ill. F. Place, Casterman, 1992

François Place auteur-illustrateur

Les Derniers Géants, album de fiction qui a reçu de nombreux prix, à commencer par le Totem Album du Salon du livre de jeunesse de Montreuil dès sa parution (Casterman 1992), raconte l'histoire des aventures étranges d'Archibald Léopold Ruthmore, caricature de l'explorateur anglais du XIX^e siècle, parti à la recherche d'un pays lointain, dont la carte minuscule figurait parmi un entrelacs de gravures sur la face interne d'une molaire – de la taille d'un poing – achetée à un marin sur le port... C'est un carnet de voyage, accompagné de dessins alertes aux couleurs vives, qui se transforme en une confession pleine de remords, celle de l'intrusion désastreuse dans l'univers étrange et préservé de neuf titans pacifiques, calmes « colosses à voix de sirènes ». Le corps puissant et lisse, la peau entièrement tatouée, coiffés en chignon tiré sur le haut du crâne, ils

ont à la fois des airs de Maoris et de Bouddhas. Ils vivent en harmonie avec le rythme des étoiles dans une spiritualité contemplative totalement oubliée de nos sociétés matérialistes contemporaines : l'illustration propulse alors le lecteur dans une dimension cosmique ; du chaos de la Terre et des couches nuageuses jaillissent, en arrière-plan, les immenses montagnes neigeuses ; de bouillonnantes cataractes bondissent des blocs rocheux couverts de mousse, selon un mouvement qui paraît pourtant d'une ampleur et d'une lenteur toutes majestueuses. Malheureusement, les conférences données auprès de sociétés savantes par Archibald à son retour en Europe provoquent la ruée de « faux savants, de vrais bandits, et de trafiquants de toutes sortes » dans cette contrée jusqu'alors inviolée des derniers géants. « Mes livres les avaient tués bien plus facilement qu'un régiment d'artillerie »,

reconnaît l'explorateur contrit devenu conteur auprès des enfants. Le savant, tout comme l'artiste, est responsable de la curiosité aiguisée qu'il exerce sur le monde et qui fait de lui un « passeur ».

Dans l'album *Le Vieux fou de dessin* – à la fois récit de formation et ouvrage documentaire sur l'œuvre d'Hokusai (1760-1849) durant l'époque d'Edo au Japon – c'est aussi l'idée que développe le célèbre peintre auprès du jeune Tojiro, un « moineau » qu'il a pris sous sa protection pour le soustraire à la violence de son oncle. Dans le quotidien de l'atelier, des rencontres avec les autres artistes, le maître attentif et exigeant guide patiemment et discrètement le long apprentissage de l'enfant dont il a pressenti les dons. « Regarde [ces man-ga], "dessins au fil de la pensée", Tojiro, c'est le fruit de toute une vie d'observation. L'âge venant, je me suis de plus en plus intéressé à la diversité des formes dans la nature : ce que tu as sous les yeux, c'est une véritable encyclopédie de dessins. Quand tu les auras bien étudiés tu en sauras beaucoup ; mais l'essentiel, tu l'apprendras avec ta main, tes yeux, ton cœur ». Sage et généreux, le maître décide d'envoyer l'enfant parfaire son éducation à Nagasaki, comptoir de marchands ouvert sur le monde, et le met sur la voie célèbre du Tôkaido le jour de la fête des garçons : l'album se referme sur les sinuosités du chemin qui inspira tant d'artistes japonais (c'est le chemin qui clôt le dernier volume de *L'Atlas des Géographes d'Orbæ*). Hokusai, de même que le personnage de Kensuké imaginé par Morpurgo, apparaissent comme des figures tutélaires capables de forger le courage, l'intelligence et le talent des enfants dont ils ont, pour une raison ou



Le Vieux fou de dessin, ill. F. Place, Gallimard Jeunesse, 1997





Grand Ours, ill. F. Place, Casterman, 2005

pour une autre, la charge, sans pour autant les rendre captifs de l'affection profonde qui leur est portée.

Sur la couverture de l'album *Grand Ours* (Casterman, collection « Albums Duculot », 2005), aux dimensions impressionnantes 26,6 x 36,2 cm, un ours se dresse, le regard sérieux et grave. L'illustration n'a pas le caractère à la fois épuré et dynamique inspiré d'Hokusai dans l'album précédemment évoqué, ni celui précis et précieux des *Contes d'un royaume perdu* imité des miniatures persanes. François Place s'en explique : « Pour *Grand Ours* qui est un conte sur la Préhistoire, je ne pouvais pas faire des illustrations "précieuses". J'ai préféré dessiner au bambou et à l'encre de Chine, avec un trait plus rugueux et plus relâché. Je suis toujours influencé par le contexte d'une histoire quand je veux la dessiner. Mon style varie en conséquence. »

C'est *Grand Ours* qui conte l'histoire de Kaor, un bébé « marche debout », et cela confère au texte une force et une solennité toutes primitives : « *Moi, Grand Ours, j'étais présent dans les rêves de sa mère le jour de sa naissance, si bien que ce petit être a crié avec la force des ours, la force de ceux qui, comme moi dorment dans la bouche de la terre* ». Cette rude aventure initiatique située aux débuts de l'humanité, empreinte de spiritualité chamanique, met le jeune enfant aux prises avec des interdits qu'il va transgresser contre sa volonté : ainsi est-il amené à croiser le regard de Tanda, la femelle qui dirige le troupeau de « têtes boisées » (une autre figure tutélaire), ce qui rompt momentanément l'alliance naturelle passée entre les hommes chasseurs et les animaux. Sous la protec-

tion de Grand Ours, Kaor quitte son clan, mis au défi par son oncle d'affronter « *l'ours tapi dans la grotte* ». « *Frère Ours qui dort dans la bouche de la Terre, montre-toi ! Je suis Kaor, fils de Wouhôn ! Je viens te demander ton souffle. Tu seras honoré dans mon clan. Et tous pourront voir que je suis un marche-debout !* » Le combat est inégal, « *l'ours, d'un seul coup de patte, le projette dans les airs. Kaor retombe dans un buisson [...]. Kaor voyage dans le monde des esprits* » ; Grand Ours intervient alors pour le sauver (alors que Kaor vient de l'affronter au péril de sa vie), il envoie auprès de l'enfant mourant un vieux sage, Frân, accompagné de la jeune Thia, qui le soigne. Ayant été initié par le sage Frân au dessin sur les parois des grottes au cours de son douloureux trajet de retour (il a perdu l'usage d'une jambe), Kaor revient auprès des siens avec une femme, Thia, et un enfant à naître. Cette série d'épreuves terribles, traversées par des pactes avec les esprits de la nature, a fait de lui un homme. Contrairement à ce qui se passe dans *L'Ombre du chasseur* – texte de François Place, illustrations de Philippe Poirier (« *Petits Contes de sagesse* », Albin Michel Jeunesse 1998) – Kaor n'est pas un chasseur fou et solitaire, uniquement avide de trophées et de sang, qui mourra en tirant sur sa propre ombre. C'est, au contraire, l'affrontement avec l'autre, plus fort et pourtant aimant (si l'on admet que les deux ours ne font qu'un), qui permet au petit « *marche-debout* » de vivre et de devenir adulte. Toute formation passe par de rudes combats, ceux qui sont commandés par les proches, ainsi que ceux qui sont infligés par le destin ou les circonstances historiques.

Dans *La Fille des batailles* (Les Albums Duculot, Casterman 2007, Prix Baobab du meilleur album au Salon de Montreuil la même année), Garance, une enfant muette à la peau sombre, seule survivante d'un naufrage sur les côtes de l'Océan Atlantique, est confrontée aux rudes réalités de la France du XVII^e siècle : les guerres menées par le roi, qui éloignent son amoureux Bastien, un violoneux enrôlé malgré lui comme tambour, la convoitise d'un « *Seigneur* »... Après une série de terribles épreuves et péripéties, telles que celles que l'on trouve chez les grands romanciers du XIX^e siècle comme Alexandre Dumas, le couple finit par revenir au relais de poste des aubergistes qui avaient généreusement élevé l'enfant arrivée de la mer. Une petite fille est née, Séraphine, « *la fille des batailles* », qui sera comédienne pour porter la parole des autres sur scène. Ce récit d'aventures mis en album, s'inscrivant dans un contexte historique bien déterminé, est riche d'éléments historiques qui ont exigé de l'auteur illustrateur un travail de documentation particulièrement minutieux. Dans la vidéo d'accompagnement produite par l'éditeur, François Place raconte l'élaboration de son livre et explique la nécessité pour lui de mettre son histoire en images pour mieux en maîtriser (visualiser) la progression. On le voit reprendre et affiner une multitude de croquis, à la mine, à la plume, au lavis, puis à l'encre de couleur ou à l'aquarelle. Il dit toutes les recherches menées à partir des tableaux de maîtres flamands ou hollandais de l'époque, de peintres comme Watteau, pour parvenir à imaginer et représenter les paysages, les costumes et les attitudes des personnages. Il dit également le travail de réécriture du texte,



La Fille des batailles, ill. F. Place, Casterman, 2007

les cinq ou six moutures successives pour parvenir à un rythme, une cadence et une qualité de langue qui le satisfassent. La qualité de la réalisation a, du reste, été largement saluée par les critiques.

Dans la production de François Place, il convient évidemment d'accorder une place toute particulière à l'*Atlas des Géographes d'Orbæ* (trois volumes parus chez Casterman-Gallimard, 1996-2000), atlas imaginaire, qui concentre l'univers de l'auteur illustrateur (ces récits ont été réédités séparément dans la série « Les 26 histoires extraordinaires » des « Albums Casterman »).

« C'est venu des documentaires de la collection « Découverte Cadet », pour lesquels j'avais réalisé un lexique cartographié, il y a une dizaine d'années. D'avoir sous les yeux les dessins des vingt-six lettres de l'alphabet cartographiées, avec des cartes persanes, médiévales, etc., m'a fait penser qu'elles étaient porteuses de quelque chose,

qu'il fallait donc aller les visiter. Cette visite s'est faite à partir de la lecture de récits de voyage. Ce qui m'a intéressé, c'est d'explorer un endroit qui nous est maintenant presque interdit, celui de la surprise, de l'émerveillement géographique, celui de la vastitude de la Terre. L'afflux des images télévisuelles émousse notre curiosité et notre naïveté. Faire des livres qui rattrapent ces sentiments-là n'est pas évident, car cela implique d'occulter une partie de ce qu'on sait, pour remonter vraiment aux sources, pour retrouver des émotions perdues, disparues. Il s'agissait pour moi de construire un grenier, de le construire avec des lectures et des références, puis de se promener dedans, d'ouvrir des malles, sortir des objets, travailler sur des analogies. L'imaginaire, dès qu'on l'ancre un peu, nous parle de l'intérieur de nous-mêmes. »

L'ensemble est plus ou moins centré sur le personnage d'Ortélius, cosmographe

d'Orbæ, jugé coupable d'hérésie et condamné à quitter son pays pour avoir osé franchir – les yeux ouverts et sans être conduit par la guilde des aveugles – les Fleuves de Brume, dans le cadre d'un projet d'expédition qui a lamentablement échoué : le seul trophée rapporté est un oiseau criard, déplumé et contrefait (qui réapparaît plus ou moins dans le roman *La Douane volante*).

Le procès intenté contre Ortélius par les Inquisiteurs d'Orbæ tourne autour de l'intéressante question, déjà posée par Borges : l'imaginaire précède-t-il ou entraîne-t-il la réalité ? « *On ne peut dessiner sur la carte que ce que l'on a d'abord vu sur le terrain et non l'inverse ! – C'est aussi ce que je croyais.* » répond Ortélius, qui « *préfère rêver les yeux ouverts* ».

Des allures de contes philosophiques

Les récits constituant l'*Atlas* sont parfois des contes réparateurs, qui dialoguent entre eux au sein de l'œuvre de l'auteur : au moment où le voyageur Jaoa décide de quitter le pays de la Rivière rouge pour retourner chez lui, le « *devoir d'oubli* », dans le cadre du rituel de l'enterrement des paroles, fonctionne un peu dans l'œuvre de François Place comme une réparation du désastre perpétré par le trop bavard Archibald qui avait entraîné la destruction de la tribu formée par les derniers géants.

Ces contes ne sont pas toujours très rassurants : dans « La Cité du Vertige », les manigances fanatiques et destructrices de la secte menée par Buzodîn autour de la Pierre de Baliverne, promettant l'anéantissement de la cité (l'écroulement de la tour de Babel ?), sont heureusement désamorçées par Izkadâr, un membre de la confrérie des maçons-

in *Atlas des Géographes d'Orbæ : Du Pays de Jade à l'île Quinookta*, Casterman / Gallimard 1998



Oiseau d'Ortélius

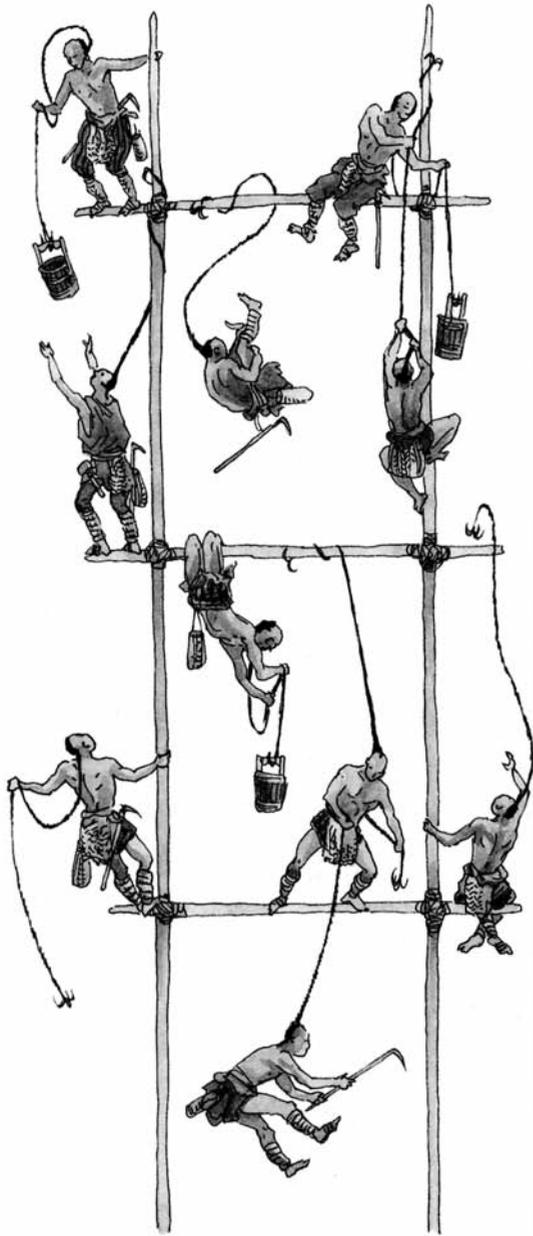
Découvreur en tenue de campagne



Dévôts de la secte de la Pierre Bal verne



Membre de la Police des Pigeons, extrait de « La Cité du Vertige », in *Atlas des Géographes d'Orbæ : de la Rivière rouge au Pays des Zizotls*, Casterman / Gallimard 2000



Entraînement des Maçons-volants,
in *Atlas des Géographes d'Orbæ :
de la Rivière rouge au Pays des Zizotls*,
Casterman / Gallimard, 2000

volants (ils doivent leur équilibre à leur longue natte terminée par un grappin), et son compagnon, un face-bleue nommé Kholvino. Clin d'œil à Italo Calvino qui imagine lui aussi des villes invisibles, notamment, celle, vertigineuse, d'Octavie : « *Suspendue au-dessus de l'abîme, la vie des habitants d'Octavie est moins incertaine que dans d'autres villes. Ils savent que la résistance de leur filet a une limite...* »

Le cosmographe Ortélius, que l'on retrouve au dernier chapitre, est animé jusqu'au bout par l'espoir, toujours repoussé et finalement déçu, d'atteindre la terre espérée, l'île Indigo, l'île sacrée qu'il n'aperçoit finalement qu'au loin, des hauteurs du pays des Zizotls, ces mystérieux Indiens qui continuent de pratiquer « *la politesse des pieds* », et qui ne connaissent pas la carte : « *Chez les Zizotls, il n'existait pas d'autre carte que la trace des pas. C'était leur paraphe et leur écriture. Ils dessinaient leurs empreintes comme des petites plantes successives et jugeaient un homme à la discrétion de son passage, à l'élégance de son chemin. Ils pensaient qu'il fallait effleurer la terre, et laisser derrière soi un jardin. Ils pratiquaient une sorte de politesse des pieds.* »

À une époque où l'espace est cartographié dans ses moindres recoins, François Place décide donc de terminer son *Atlas* par un questionnement sur la relation entre les hommes et le monde. Le corps tatoué du dernier des géants était déjà, en quelque sorte, une carte toujours mouvante, inscrivant et accumulant la trace des événements vécus par chacun d'eux (une autre version de la « carte-mère »). Ici c'est sur le sol même que se dessinent les faits et gestes des Zizotls qui, le sachant, vont agir en conséquence.

François Place auteur

François Place s'est souvent exprimé sur son travail d'écriture, qu'il envisage finalement à la manière d'un plasticien, ou plus exactement en relation avec son travail de plasticien : *« J'ai le goût du détail, et ce depuis mon enfance, ça se voit dans mon écriture, dans mes dessins... J'ai une écriture naturellement descriptive. Je reviens souvent pour supprimer des adjectifs par peur d'encourager le lecteur et de ne pas lui laisser suffisamment de place. [...] Je suis très admiratif des "écritures blanches", donnant peu d'indications, et qui emportent le lecteur sur un fil ténu. [La Douane volante] m'a permis de dresser des portraits, ce que j'ai toujours eu un peu peur de faire en dessin. Avec ce roman, j'ai pu typer mes personnages, les caractériser ; je crois que les héros intéressants sont toujours un peu "bancals". »*

L'on pourrait dire, pour caractériser ce premier roman, que l'auteur y pratique la « politesse de la plume » à l'égard du lecteur, comme il pratique la « politesse du crayon » en se refusant à figer un portrait par le dessin. Et pourtant, cette volonté de discrétion n'aboutit pas à la fadeur, bien au contraire.

Concernant la facture, c'est le premier texte long de François Place, contraint jusque-là par l'album à la brièveté, à l'écriture sous forme de nouvelle : *« J'ai trouvé dans l'écriture de roman le plaisir du souffle, comme si je passais du demi-fond au marathon. »* Pourtant, ce qui frappe à la lecture, c'est qu'on a affaire à un récit un peu « troué » : des interrogations demeurent, des explications ne sont pas fournies au lecteur, des hiatus l'interpellent.

C'est précisément ce qui maintient la force de ce roman de formation, conduit à la première personne par le héros Gwen qui n'est pas omniscient (et l'auteur ne joue pas à l'être non plus...), constitué d'affrontements, de rencontres brutales, de situations déroutantes, de relations complexes entre les différents protagonistes qui évoluent eux-mêmes dans un univers pas tout à fait d'aplomb. Dans un port, situé probablement en Bretagne, au moment de la Première Guerre mondiale, Gwen le Tousseux, en butte à la violence des autres garçons du village, recueilli par un rebouteux, le vieux Braz – un homme bourru qui l'initie à son art –, bascule dans un autre monde à la mort de celui-ci, emporté dans une charrette par l'Ankou.

Il est impossible de s'échapper de ce pays étrange, largement bordé de zones marécageuses et brumeuses, où l'on se perdrait infailliblement. Il semble que l'on se situe au Moyen Âge, dans une ville du nord de l'Europe. Les « Égarés » y sont implacablement surveillés par la Douane volante. Gwen (qui doit cacher qu'il a été emmené là par l'Ankou, autrement dire taire son étrange différence) est d'abord recueilli par Jorn, un officier de la Douane qui épie sans relâche le garçon dont il prétend diriger d'une main de fer les moindres faits et gestes. Les risques sont grands pour Gwen de se retrouver aux Jardins de Fer (des ateliers de construction de canons où les conditions de travail sont terribles), mais il s'en sortira grâce à ses talents de guérisseur, qu'il va parfaire auprès de maîtres successifs, aidé de Daer-le-pibil, oiseau qui rappelle un peu l'étrange oiseau d'Ortélius. L'adolescent est amené à côtoyer toutes sortes de gens, qui le trahissent ou l'aident. Finalement, il par-

viendra à rejoindre son village natal, c'est la fin de la guerre, des désastres du monde réel.

L'on retrouve dans ce roman déroutant les motifs chers à François Place, celui du parcours d'épreuves initiatiques, guidé par des figures tutélaires, parfois aimantes, souvent brutales, mais qui permettent au héros de mener à bien ses apprentissages ; celui du passage périlleux vers un ailleurs qui prive provisoirement de tout repère social ; celui de la quête et de la construction progressive d'une identité, pourtant jamais définitivement arrêtée. On retrouve également le goût de l'auteur pour la perméabilité entre les genres ; ici le réalisme se mêle au fantastique, voire à l'ésotérisme, qui peut s'attacher aux objets

– notamment aux livres (les manuscrits d'Abraham Sternis) – ou aux animaux (le pibil ou la tortue Mère-Grand autour de laquelle s'organise un festin rituel).

Car François Place ne soumet pas sa création aux contraintes de la catégorisation, ce qui lui donne toute sa puissance et son intérêt : « *Je n'écris pas pour une tranche d'âge. Je ne sais pas le faire. J'ai envie de proposer des "passe-relles", un peu sur le fil du rasoir [...]* L'Atlas des Géographes d'Orbæ, par exemple, est un peu sur cette frontière. Il me semble que la littérature de jeunesse offre un partage autour de la lecture. »

Aux passeurs de textes que nous sommes d'opérer au mieux ce partage.

Lecture du « Vénérable » sur les berges de la Rivière Rouge,
in *Atlas des Géographes d'Orbæ : de la Rivière rouge au Pays des Zizotls*,
Casterman / Gallimard

